

LES MOTS

I

Les mots sont pauvres, faut-il sans cesse le redire,
ils effleurent les choses sans jamais les atteindre,
et s'ils frôlent parfois ce qu'on nomme vérité,
c'est qu'on leur a confié de nommer l'insaisissable.
Mais ce qu'ils désignent s'évanouit aussitôt,
comme un reflet tremblant sur la peau d'un ruisseau.
Le sens ne tient pas, il glisse, il se replie,
et le mot s'épuise avant même d'avoir touché.

II

On dit que le mot est un signe, un repère, une flèche,
mais il montre sans livrer, il effleure sans donner,
sa pointe est un leurre qui nomme sans ouvrir,
un masque posé sur le visage du silence.
Il contient ce qu'il cache et retient ce qu'il feint,
un souffle retenu dans la forme qui s'effondre.
Sous le mot se retire quelque chose de plus vaste,
un écho sans nom tapi dans la transparence.

III

Ainsi parlait celui qui tenta de penser l'être,
et ne nomma que l'étant, ce qui se laisse voir.
On dit : être-là, pour évoquer l'Ouvert,

mais on parle d'un repli, non d'une présence.

L'homme est ce bord d'ombre que rien ne déploie,

un éclat suspendu dans la chute d'un monde.

Et dans ce peu de place, le mot cherche un appui,

mais il glisse encore sur ce qui se retire.

IV

Si l'on dit "humain, trop humain", c'est que le mot s'effondre,

car l'homme se tient mal dans l'espace du monde,

un abîme l'en sépare, que nul langage ne sonde.

Ce n'est pas le néant, mais un proche inatteignable,

une présence si vive qu'aucun mot ne s'y accorde.

Chaque tentative ajoute de la distance au seuil,

comme si parler, c'était perdre ce qu'on voulait dire,

et nommer, l'effacer d'un souffle trop humain.

V

Il est étrange que le plus proche nous échappe,

comme si l'intime s'enfuyait dans le dire.

Quand on parle de l'âme, c'est pour ne pas s'y perdre,

on esquisse le dedans par crainte de le traverser.

Ce que l'on ignore, on le nomme pour l'oublier,

et les mots, trop précis, ne savent pas se taire.

Ils passent au-dessus, comme un vent sur les pierres,

et ce qui brûle au fond reste sans figure.

VI

On dit de l'âme un état, une humeur, une trace,
le reflet d'un orage ou d'un souci discret,
mais le mot n'atteint pas ce qui pèse dans la nuit,
il demeure en surface, à l'orée du tremblement.
Il décrit les contours, mais ne touche jamais le feu,
le sommeil s'enfuit, les pensées font vaciller l'ombre.
On dit la joie, on dit la peine, mais ce n'est qu'un passage,
le reste demeure, sans voix, dans l'inavoué.

VII

Les mots sont inutiles, ils restent noués à la gorge,
comme une plainte que rien ne peut consoler.
Ils partagent une pensée, mais non une douleur,
et le mal, énoncé, se referme aussitôt.
Ils désignent de loin ce qu'ils ne peuvent nommer,
un souffle vidé avant même d'avoir été.
Chaque mot effleure sans jamais dénouer,
comme un doigt posé sur la peau d'une absence.

VIII

Alors les mots détournent, ils tracent des figures,
feu, rivières, blessures, larmes et silence,
ils s'habillent d'images pour approcher le cœur.
Mais sont-ce encore des symboles, ou de vieux habits ?

On parle, mais qui entend ? On répète, mais qui écoute ?

Les mots usés tombent sur des oreilles closes,
il ne reste que leur bruit, leur trace sans portée,
un sillage de sons dans un monde qui ne répond plus.

IX

Ce ne sont pas des symboles, mais des bouteilles scellées,
jetées à la mer dans l'espoir d'un rivage.

De l'âme, rien ne se dit sans trahir, sans réduire.

Le vrai dire s'écrit entre les lignes,
au bord des silences que l'encre ne touche pas.

Dans le blanc de la page se tient ce qui échappe,
et le mot devient la limite d'un espace plus vaste,
le seuil d'un monde qu'il ne peut contenir.

X

Il vient un moment où même les dieux se taisent,
et l'homme, trop humain, façonne ses modèles.

Il peuple l'histoire d'ombres qu'il appelle divines,
réponses douces à ce que la raison ne sait éteindre.

Mais ces figures ne disent rien d'autre qu'un apaisement,
un masque posé sur le visage du gouffre.

Et le mot, là encore, comble au lieu d'ouvrir,
il rassure au lieu de conduire à la brûlure.

XI

Alors l'on écrit encore, faute de savoir se taire,
la main court sur la page, emportée par les mots,
mais la pensée s'est retirée derrière la coulée.
Ce qui déborde n'est pas langage, mais flux de l'âme,
un ruisseau sans source traversant des plaines désertes,
des mots portés par une force qu'ils n'éclairent pas,
et dans cette dérive s'esquisse quelque chose,
un éclat singulier au bord du dicible.

XII

C'est un murmure, fragile, caché sous l'excès,
un tremblement de lumière dans la clairière du poème.
L'homme, dérobé à son présent, s'ouvre à l'Ouvert,
et ce n'est pas un mot mais un silence adressé.
La vérité ne parle plus, elle approche dans le retrait,
et l'être, tenu à distance, revient par ce qui manque.
Au voisinage des dieux que nous ne pouvons nommer,
nous touchons au Sacré sans jamais le saisir.

A QUELQUES MOTS

1.

Quand les mots apparaissent au bord du silence d'encre
et qu'une phrase prend forme sur la feuille enchaînée
nul ne sait vraiment si, glissé entre les lignes

un sens caché se tient, indicible et juste évoqué
ces mots que l'on dit signes sont faits de blocs de pierre
maçonnés patiemment sans garantie de lumière
et le sens, s'il surgit, vient moins d'eux que d'un élan
offert au lecteur sage, comme une main qui s'ouvre

Ce que l'on écrit peut se détourner de soi-même
et dissimuler ce qui voulait se révéler
les mots font écran à la pensée qui cherche issue
et les livres savants restent muets devant eux
le noir s'épanche et file sur la blancheur du monde
et sature la page de figures incertaines
chaque mot est bordure d'un creux abandonné
où le signe recule au seuil de l'impensable

On croit aux mots forgés comme à des pierres dressées
dans l'ordre d'un langage qui nous promet l'abri
mais leur force s'épuise à vouloir faire sens
et leur clarté s'altère dès qu'on cherche un appui
car les mots ne gardent rien qu'un reflet d'apparence
ils retiennent à peine ce qu'ils n'ont pas saisi
et l'esprit qui s'y penche n'y voit que son mirage
dans le désert vibrant d'une langue éclatée

L'encrier se vide lentement sur la lumière
et la main qui écrit ne sait ce qu'elle poursuit,

elle trace, elle habite un espace qui se dérobe
elle nomme ce qui fuit à peine entre les lettres
les mots tombent, s'assemblent, sans jamais se rejoindre
ils bordent le silence où l'ombre seule respire
ce que dit le poème ne se tient pas dans les mots
mais dans l'abandon pur d'un sens qui se retire

2.

Les mots sont indigents, leur sens s'effondre en poussière
larmes d'encre versées sur la pâleur d'une feuille
nul mot ne suffit pour s'approcher du Sacré
ni pour rejoindre les dieux que nos vocables lassent
car ils se sont cachés dans l'ombre de notre langue
épuisés de s'entendre nommés sans vérité
et l'on prie en silence ce qui n'est plus nommable
le verbe s'efface là où commence l'invisible

Si Dieu est indicible, ainsi que l'a dit Eckhart
comment pourrions-nous l'enfermer dans nos concepts
ces chaînes faites de phrases, de figures figées
dressent autour de lui les murs de sa propre geôle
sa parole d'argent se brise à vouloir trop dire
et c'est dans le silence qu'éclôt l'or du mystère
mieux vaut ne rien nommer que trahir l'Infini
la lumière se cache à qui veut la saisir

On me dira peut-être que je suis négatif
mais je répondrai : les mots n'ouvrent aucun passage
ce qu'ils taisent parfois vaut plus que leur message
et c'est là qu'une voix se donne sans se montrer
là où le mot se tait, commence la Parole
Mallarmé l'a su, lui qui buvait l'étrange
et laissait dans le vide fleurir le non-dit
jusqu'à faire du manque la seule vérité

Ce que dit la fleur ne parle pas notre langue
son silence est plus vaste que tous nos symbolismes
serait-elle un signe que l'on ne peut prononcer
ou la juste présence d'une âme en éveil
elle est d'un autre ordre, une chose singulière
qu'on mutile aussitôt qu'on tente de la dire
trop de mots l'ensevelissent sous des voix usées
et l'on perd son éclat en voulant l'éclairer

3.

Dans un bouquet de fleurs il y a plus qu'un ensemble
de roses alignées ou de merveilles comptées
il y a la pensée d'un artiste en son silence
qui compose un poème en langage végétal
chaque fleur y répond à une voix invisible
et le tout dit bien plus que l'addition des parties

ce qui s'offre ainsi parle sans vouloir se montrer

et touche celui-là qui voit avec lenteur

Car c'est un message qui ne se pense pas encore

une parole muette adressée sans emphase

à celui qui ne fait pas de l'œil un prédateur

mais qui s'abandonne à ce que le monde esquisse

le réel se retire en se laissant approcher

et ce qui se dévoile se tient dans le retrait

les mots sont inutiles s'ils ne s'accordent au peu

à cette résonance qui ne dit que le creux

Les mots ne sont pas signes mais des êtres convoqués

pour nous lancer un appel, nous mettre en vigilance

ils ouvrent un espace qu'aucun nom ne peut clore

et qui ne porte pas l'empreinte d'un auteur

ils n'indiquent jamais de route assurée d'avance

mais montrent des passages qu'on doit inventer soi

on ne les signe pas — ce sont eux qui nous marquent

et nous laissent sans voix au seuil d'un inconnu

Ils sont des métaphores d'un être sans visage

que l'esprit calculant ne peut faire apparaître

ce sont des balbutiements qu'aucune pensée ne fige

et qui gardent en creux la trace d'un mystère

ce qu'ils ne disent pas est leur part la plus vraie

et sans ce non-dit-là, ils se vident de sens
si les mots ne renvoient à ce qu'ils ont tu
ils deviennent le deuil d'un monde désenchanté

4.

Il y a dans le dire une part de négation
car le mot n'est jamais ce qu'il prétend montrer
il ne se tient pas à la place de la chose
il ne remplace rien de ce qui se soustrait
il ne porte jamais le réel qu'il désigne
et son geste demeure un appel, non un don
il trace en se perdant l'ombre de ce qu'il vise
et ce vide dessine le lieu de l'invisible

L'encrier se vide et laisse des mots tomber
d'un geste imprévisible, presque irrévérencieux
comme si l'auteur, dans l'oubli de tout grand style
ne savait que trahir ce qu'il voulait signifier
car le vrai ne se rend qu'à l'infidélité
et le sens se dérobe à trop vouloir paraître
celui qui écrit creuse, sans certitude aucune
dans l'épaisseur du monde, un sillon sans réponse

L'écriture est parfois un vouloir attester
ce que l'on a perçu mais que l'on ne peut dire
elle cherche à tracer un lieu sans l'habiter

comme une main qui dessine le vide qu'elle perçoit
car tout ne peut se dire sans en perdre l'essence
et ce qui nous échappe vaut plus que ce qu'on nomme
mais faut-il pour autant taire ce qui nous hante
ou bien dessiner l'ombre de ce qui nous traverse

Ainsi le poème frôle parfois le Sacré
il n'en dit rien pourtant, mais en marque le seuil
sous les plis des paroles, quelque chose chemine
qui glisse sans éclat jusqu'au cœur du silence
c'est l'Etre innommé qui veille en chaque mot vrai
et dont le poème épouse l'effacement
ce n'est pas révéler, mais ouvrir une absence
où l'on passe à tâtons, sans savoir ce qu'on cherche

5.

Rilke marchait pieds nus sur un chemin d'angoisse
et dans la nudité de son pas recueilli
il foulait le silence d'un lieu sacré, brûlant
on le disait perdu, rêveur, presque insensé
mais Rodin l'a compris mieux que bien des lettrés
le bronze a su penser ce que la chair pressent
et c'est dans cette marche où tremblait la parole
que le poème est né, d'un corps livré au monde

Les mots sont une prière murmurée dans la nuit
une voix qui supplie ou bien qui se recueille
qu'importe la cadence, le souffle ou le phrasé
car c'est l'âme qu'ils portent jusqu'au seuil du divin
il n'est pas de syntaxe pour dire l'infini
mais le cri ou la grâce suffisent à s'offrir
la parole se fait chant, sanglot ou incantation
dans la main qui s'élève ou dans la bouche close

Ce n'est pas dans les mots qu'un dieu nous est transmis
mais dans le clair intervalle entre eux, comme un soupir
un espace en suspens que traverse un esprit
qui sait se faire ruse et malice du silence
et c'est au lecteur vrai, celui qui sait entendre
que se livre un message qu'on ne peut déchiffrer
ce n'est pas un secret, mais un don sans figure
un éclat qui s'élève du cœur même du vide

Ce n'est pas la parole, c'est le silence qui parle
à nos oreilles sourdes, à nos cœurs sans écoute
et l'encrier le sait, qui contient tout possible
mais ne donne aux mots qu'un noir pour mieux s'effacer
sur la feuille se trace un contour, un vestige
d'un dire sans paroles, d'un non-dit égaré

et cette encre qu'on verse, absente d'elle-même
dessine ce qui fuit, se retire et nous hante

6.

Celui qui ne dit pas la chose n'en devient pas chose
et le philosophe n'a rien à fabriquer
il ne fait pas de monde, il ne forge pas d'outils
il écoute ce qui est, sans vouloir le contraindre
Deleuze, créateur de concepts, s'est égaré
en confondant l'idée avec le feu du réel
et fit de l'idiotie sa posture éclatante
comme si ne pas comprendre devenait profession

Les mots n'ont rien à dire, qu'on le croie ou qu'on le nie
ils ne sont pas des signes d'un Etre qu'on nommerait
ils ouvrent un espace, une brèche sans repère
où le sens peut surgir sans qu'il soit assigné
nul mot ne présume de ce qu'il pourrait porter
et leur agencement ne vaut que par l'intervalle
ils ne sont que des lieux, des passages incertains
par où quelque chose advient sans jamais se fixer

C'est par le mot voisin qu'un mot devient lisible
qu'importe la distance ou l'étrange proximité
la langue est une arène de gestes acrobates
où chaque mot vacille sur un sol qui se fend

comme un étang gelé dont la surface trompe
et craque sous les pas dès qu'on croit s'y poser
le langage est ainsi, fragile chorégraphie
faite de déséquilibre et de lenteur tendue

Combien pour un seul mot ont payé de leur vie
brûlés ou pendus pour un dire interdit
les mots sont des chaînes qu'on traîne sans les voir
et leur poids invisible parfois devient fatal
il suffit d'un seul mot pour que tout bascule
et que l'on soit broyé dans la gueule du langage
celui qui parle assume ce qu'il a libéré
car le mot prononcé n'est jamais sans retour

7.

Il faut parfois savoir s'éloigner de certains mots
ceux qui blessent, qui tuent, qui distillent leur poison
ces mots-là sont perfides, gonflés de vanité
chantés par des menteurs aux enchantements creux
ils brillent un instant d'un éclat frelaté
mais éclaboussent d'ombre ceux qui les ont forgés
ces mots sont des miroirs où leur propre insanité
se reflète en silence dans l'œil de qui les lit

Derrière ces paroles aux relents de violence
il y a des volontés qu'on ne veut pas nommer

et sous leurs habits lisses se cachent les vipères
« Le chemin de campagne » les a vues sans détour
il les a dépouillés de leur masque de vertu
et montré la laideur tapie dans leurs discours
l'indignité des hommes se devine à leurs phrases
et le langage trahit celui qui l'a souillé

« Il parle à mots couverts » hurlent les insensés
qui répètent sans fin des refrains de perroquets
incapables de voir que le silence est feinte
et que l'encre parfois dissimule un éclat
les encriers s'épuisent à garder leurs secrets
et si le noir les emplit, c'est pour tout masquer
l'opacité des mots est le voile des esprits
qu'on préfère aveugler plutôt que réveiller

On aimerait penser qu'Heidegger se cache encore
et qu'à l'intérieur même de ses textes majeurs
serpente une vipère aux intentions perverses
on l'écoute en tremblant, guettant un cri de haine
mais c'est là pure ruse de ceux qui ne lisent pas
et veulent voir partout le mal qu'ils ont rêvé
qui entend le grelot du crotale rusé
doit prêter l'oreille non au cri, mais au silence

8.

La vague des détracteurs s'est brisée sur le sable
du rivage où repose le destin d'Ariane
blessée par Apollon, abandonnée sans cri
elle fut relevée d'un seul mot par le vin
car Dionysos en elle versa sa Sagesse
et la comble de paix dans un souffle inspiré
ainsi le verbe vrai traverse la douleur
et restaure l'éclat d'une âme écartelée

« Le chemin de campagne » n'a rien à dissimuler
il ne garde en secret que ce que l'on devine
il ne parle qu'à ceux qui savent s'approcher
sans vouloir tout forcer, ni percer les mystères
il offre sa clarté mêlée de malice fine
et donne ce qu'il est à qui veut simplement
recevoir sans saisir, accueillir sans juger
sans qu'un mot masqué vienne en détour se cacher

De la parole

1.

Quelque chose s'est levé dans l'air lourd de la veille
un battement sans nom, à la lisière du souffle
c'était comme une parole mais elle n'avait pas de bouche
elle passait entre les pierres, lente et aveugle
nul ne l'a vue venir, nul ne l'a reconnue

elle frôlait les corps sans laisser de blessure
mais ceux qu'elle touchait se taisaient aussitôt
comme si la langue entière leur était étrangère

2.

Dans l'ombre suspendue du matin sans contours
elle traçait des sillons de cendre dans les têtes
des mots presque éclos retombaient dans la nuit
sans force pour se dire ni lieu pour exister
des gestes se formaient, que rien n'accompagnait
et les lèvres s'ouvraient sur des sons effacés
on aurait dit le vent, ou bien une prière morte
écrite dans la gorge mais jamais proférée

3.

Ceux qui l'avaient entendue parlaient plus bas depuis
comme si chaque mot devenait faute ou piège
la parole s'était chargée d'un poids d'épouvante
et les phrases portaient des masques de silence
on nommait sans nommer, dans la peur d'éveiller
quelque chose de plus grand que la voix qui prononce
l'encre elle-même semblait hésiter à couler
et les mains tremblaient d'inscrire l'irreprésenté

4.

Il n'était plus d'abri dans le verbe usé
ni d'élan dans le chant, ni de refuge dans l'ordre
le mot avait perdu sa racine ancienne
il errait, sans attaches, à travers les bouches
les livres restaient clos, lourds d'inaudibles songes
et ceux qui les feuilletaient s'en détournaient sans fin
comme s'ils avaient vu là, couchée sur la page
l'ombre d'un dieu muet au regard dispersé

5.

Et pourtant quelque chose voulait encore s'élever
non un mot mais l'appel d'un mot non proféré
un silence dressé au cœur même du dire
comme une flamme noire que nul ne pourrait éteindre
on attendait ce souffle, ce rien qui se partage
cette fissure d'être d'où viendrait le poème
mais tout se resserrait, se refermait, s'effondrait
et l'espace du dire devenait gorge close

De la parole

6.

Le silence entourait les mots comme une menace
chaque phrase pesait d'un poids venu d'ailleurs
ce qu'on croyait lumière s'éteignait à mi-voix
et l'ombre gagnait place sur le moindre discours

les syllabes tremblaient aux lèvres des vivants
comme si une faute y dormait en secret
nul ne savait pourquoi le souffle s'alourdissait
ni d'où venait l'angoisse au bord de chaque mot

7.

On parlait encore, mais ce n'était que cendre
des ruines de paroles soufflées par le néant
on répétait des gestes, on écrivait des signes
mais le sens s'était tu dans l'effroi des visages
la langue était un cri suspendu dans la gorge
un cri sans direction, sans fondement, sans écho
et le monde répondait par un regard figé
où l'on devinait l'abîme au lieu du reflet

8.

La parole cherchait un lieu pour s'incarner
un creux assez profond pour contenir son feu
mais tout était rempli d'objets, de faux savoirs
et d'ombres trop serrées dans des formes trop pleines
on voulait prononcer, mais le mot se brisait
contre le mur dressé du langage usurpé
et ce qui voulait naître s'en retournait au noir
sans avoir pu tracer la moindre cicatrice

9.

Des hommes regardaient fixement leur silence
espérant y surprendre un reste de clarté
mais ce n'était que vide, que perte et que vertige
une nuit sans mémoire, sans début, sans recours
l'écriture gisait au fond des anciens livres
comme un cadavre ancien qu'on n'ose remuer
et les poètes mêmes, errant dans leur sommeil
n'osaient plus invoquer la source disparue

10.

Les mots, comme les pierres, n'avaient plus de chaleur
ils s'entassaient, inertes, au bord des souvenirs
on les posait en rangs, on croyait les comprendre
mais leur face restait tournée vers un autre lieu
ils avaient vu le feu, la mer, le sang, la honte
et portaient dans leur creux l'oubli de ce qu'ils furent
on parlait à demi, on notait des lambeaux
et l'on pleurait parfois sans savoir sur quoi pleurer

11.

Il n'y avait plus d'issue dans l'enclos du langage
le monde se taisait même lorsqu'on parlait
on croisait des regards comme des murs opaques
et le vent emportait les noms comme des cendres
ce que l'on voulait dire s'effaçait dans le souffle

et l'on restait figé devant sa propre voix
comme si l'on avait dit ce qu'on n'a pas pensé
et pensé bien trop fort ce qui n'était plus rien

12.

Le langage se fendait comme un fruit trop mûr
des éclats de silence jaillissaient à l'intérieur
on y trouvait des dieux noyés dans des voyelles
et des siècles d'erreurs scellés dans des consonnes
les phrases les plus simples devenaient énigmatiques
et l'on redoutait même de nommer l'évidence
les murs avaient des oreilles, les pierres écoutaient
et tout devenait piège dans l'acte de parler

13.

Parfois un mot surgissait, nu, sans compagnon
trop seul pour tenir dans la phrase ordinaire
il brillait un instant comme une flamme blanche
puis tombait dans le vide sans avoir dit pourquoi
on aurait voulu le prendre avec précaution
l'entourer de silence et de lenteur sacrée
mais le monde pressait, exigeait des réponses
et la parole fuyait sous le poids des contraintes

14.

On cherchait dans les livres une forme de clarté
mais tout y devenait labyrinthe ou vertige
les mots s'y poursuivaient sans jamais se rejoindre
et le sens reculait à mesure qu'on lisait
les anciens manuscrits perdaient leur transparence
les signes se couvraient d'un givre impénétrable
et dans chaque paragraphe on entendait gémir
quelque chose d'ancien qui ne voulait plus naître

15.

Il n'était plus de voix qui portât l'essentiel
tout glissait à la marge, dans le bruit ou l'éclat
la parole s'était vidée de toute présence
comme une maison creuse oubliée par le temps
on parlait pour remplir le vide entre deux gestes
on parlait pour se fuir, pour ne pas écouter
mais les mots ne trompaient que ceux qui les régnaient
car le vide en dessous montait comme une plainte

16.

Les mots anciens pleuraient dans le fond des demeures
on croyait les entendre sous le seuil effondré
ils parlaient à demi, comme des voix d'enfance
revenues trop tard dans la bouche des morts
il y avait dans l'air des rumeurs de détresse

des fragments de prières accrochés aux buissons
et parfois dans le soir, un nom tombait très bas
sans réveiller personne parmi les endormis

17.

Le feu ne répondait plus aux appels de la langue
et la pierre restait muette à nos questions
même les animaux détournaient leur regard
comme s'ils connaissaient ce que nous avons perdu
les arbres eux aussi retenaient leur feuillage
et ne disaient plus rien du vent qui les traverse
tout se refermait lentement sur l'absence
et le mot, dans la bouche, se brisait sans couleur

18.

Un vertige plus sourd gagnait les cœurs fidèles
ceux qui tentaient encore de prononcer le monde
mais leur voix s'abolissait dans un souffle glacé
et les lettres dansaient comme des cendres folles
on entendait parfois le cri muet des pierres
le tremblement discret d'un langage abîmé
et dans le creux du ciel, sans étoile, sans forme
quelque chose s'ouvrait, trop vaste pour les mots

19.

Le temps lui-même avait perdu son alphabet
les jours ne savaient plus écrire leur passage
tout se déroulait dans un effroi sans mesure
une lumière sale coulait sur les visages
les enfants qui parlaient avaient la voix des vieillards
et les vieillards dormaient, le front couvert de cendre
on n'osait plus chanter même à voix basse, seul
de peur qu'un mot de trop ne trouble le silence

20.

On passait près des choses sans les reconnaître
comme si l'univers s'était dépeuplé de sens
le pain n'avait plus goût, l'eau n'avait plus mémoire
les gestes se faisaient comme à travers un voile
le monde devenait un long corridor vide
où la parole errante se cognait aux parois
et nul ne s'arrêtait pour en ramasser l'éclat
car chacun redoutait ce qu'il y verrait briller

21.

On écrivait des signes qu'on ne savait plus lire
les lettres s'effaçaient à mesure qu'on les traçait
le papier retenait l'ombre d'une hésitation
et l'encre, épuisée, s'éloignait du visible
chaque mot devenait une pierre de plus

dans le tombeau bâti pour ce qu'on voulait dire
et les pages s'empilaient, blanches sous les cendres
comme des linceuls froids sur des vérités mortes

22.

Il n'y avait plus de lieu pour poser la parole
ni de seuil pour l'offrir sans qu'elle se renverse
le monde n'accueillait plus que des voix déchirées
et l'écoute elle-même s'était faite absence
les vivants s'enfermaient dans de faux dialogues
faits de bruit, de néant, d'images sans racine
et ce qui voulait naître retournait à la nuit
sans nom, sans forme, sans regard pour le suivre

23.

Le poème devenait un puits sans résonance
où les vers tombaient lents comme des gouttes d'huile
la parole cherchait le fond de sa blessure
et ne rencontrait rien qu'un silence épaissi
on parlait par fatigue, par peur ou par devoir
mais les mots n'étaient plus que des coquilles vides
où gisaient des échos de prières oubliées
que personne ne voulait reprendre ni nommer

24.

Même le vent parlait dans une langue étrangère
et les pierres s'enfermaient dans leur mutisme dur
la nuit montait des choses, lourde et sans alphabet
et le souffle se perdait entre deux vers brisés
on aurait dit que l'air se retirait du verbe
et que l'esprit, tremblant, fuyait son propre chant
les lèvres s'agitaient mais plus rien ne passait
que le battement sourd d'un cœur désaccordé

25.

Les maîtres du langage se taisaient à présent
comme s'ils avaient vu le gouffre sous leurs phrases
leurs ouvrages restaient clos, scellés d'un sceau d'argile
et leur regard fuyait dès qu'on parlait d'écrire
ils savaient que la voix, même la plus savante
ne pourrait rien sauver de l'effondrement lent
et que chaque poème, même celui d'espoir
n'était qu'un feu mourant dans la nuit sans refuge

26.

Ceux qui voulaient parler se heurtaient au silence
comme on heurte une porte qui n'a jamais existé
le souffle restait là, suspendu sans appui
et les voix se perdaient dans des chambres vides
on apprenait à vivre sans mots pour les douleurs

à nommer le chagrin d'un regard détourné
et même le bonheur, lorsqu'il venait, passait
sans que l'on puisse dire par quel nom l'invoquer

27.

Tout devenait sans bord dans le champ du langage
plus de rive pour dire, plus de terre à gagner
on avançait parmi des figures brisées
comme dans un jardin ravagé par la nuit
même les verbes forts pliaient sous le silence
et les adjectifs tremblaient d'être encore prononcés
il n'y avait plus rien que l'effroi de la phrase
et la stupeur glacée d'un monde désécri

28.

Les enfants eux-mêmes oubliaient les paroles
ils regardaient longtemps sans chercher à nommer
leur langue balbutiait une beauté muette
faite d'ombres, de gestes et de lenteur sacrée
ils savaient mieux que nous ce qui ne peut se dire
et laissaient au silence le soin de tout enseigner
nous les écoutions vivre sans comprendre vraiment
ce langage sans mots plus profond que nos livres

29.

La nuit n'avait plus fin dans le poème noir
et le vers s'effondrait dès la première syllabe
comme si le papier ne voulait plus servir
comme si l'univers refusait de répondre
on alignait encore des mots par habitude
mais le cœur s'éloignait, fuyant chaque cadence
on écrivait du vide avec des lettres mortes
et l'on priait parfois pour que l'encre se taise

30.

Un reste de clarté vacillait quelque part
non dans le mot lui-même, mais dans son abandon
une lueur secrète, presque imperceptible
qui survivait au bord du silence parfait
c'était une écoute nue, sans attente ni forme
qui recueillait les ruines d'une langue perdue
et dans ce presque rien, plus vaste que le cri
commençait un espoir que nul ne pouvait dire

31.

Les mots n'avaient plus corps, plus poids, plus consistance
ils flottaient sans durée dans un souffle brisé
même le nom du pain n'éveillait plus la faim
et celui de la mort ne faisait plus trembler
tout s'égalait au vide dans la bouche muette

et l'on n'entendait plus que le vent de l'absence
qui passait entre nous sans soulever de cendre
sans laisser de chemin ni de trace à suivre

32.

La parole tombait comme une pluie de pierres
mais les pierres aussi se perdaient dans la chute
il n'y avait plus rien qui retînt la syntaxe
plus de fil pour guider, plus de lien pour penser
on balbutiait encore, mais c'était sans appel
sans sujet, sans accord, sans horizon d'écoute
et les phrases s'ouvraient sur un gouffre si vaste
qu'aucun cri, aucun chant n'en atteignait le bord

33.

Même le souvenir des mots se dissolvait
les plus simples, les premiers, se vidaient sans retour
mère, feu, nuit, maison — tout se vidait de forme
et tombait à genoux dans l'oubli du silence
le langage désertait les os et les visages
il ne restait aux êtres que le souffle éteint
et cette fixité qu'on voit sur les statues
quand le dernier regard a quitté leur regard

34.

On n'écrivait plus rien que des cendres disposées
en lignes sans structure, en formes épuisées
le livre devenait une ruine sans seuil
où même le néant ne daignait plus descendre
l'auteur se retirait au fond de sa stupeur
et la page blanchissait comme un deuil sans message
il n'y avait plus d'encre, plus de voix, plus de style
mais un blanc dur et sourd qui mangeait le silence

35.

L'alphabet s'effaçait, lettre après lettre, lent
dans l'esprit des vivants comme dans la matière
on oubliait comment tracer une voyelle
et les consonnes fuyaient comme des animaux
bientôt il n'y aurait plus de parole humaine
plus de langue, plus rien que le bruit de la chute
et le souffle final, celui d'un monde vaincu
qui ne saura jamais ce qu'il n'a pu dire

36.

Le dernier mot connu s'est perdu dans la bouche
sans éclat, sans refus, sans même une agonie
il s'est dissous très bas dans un souffle incertain
comme une pierre sombre au fond d'un lac sans rive
personne n'a compris qu'il était le dernier

et le silence alors s'est refermé sans bruit
il n'y eut pas de deuil, pas de cri, pas d'absence
seulement une paix vide et sans profondeur

37.

La parole était morte et nul ne s'en souvint
elle avait disparu sans emporter d'écho
plus rien ne désignait, plus rien ne répondait
et le monde restait là, muet, dépossédé
on voyait les objets mais sans qu'ils aient de nom
ils flottaient, détachés de toute signification
et l'être lui-même s'éloignait de lui-même
comme une ombre glissant hors de sa propre nuit

38.

Il n'y avait plus d'âme dans la bouche des hommes
plus de voix intérieure, plus d'appel, plus de chant
le silence n'était plus le contraire du verbe
mais son visage même, creux, nu, irrécupérable
on ne priait plus, on ne nommait plus rien
et le ciel demeurait scellé sur son mystère
la lumière tombait mais ne disait plus Dieu
et le vent traversait sans prononcer l'arbre

39.

Le néant s'était fait syntaxe et dictait sa loi
un ordre sans appel, pur, stérile, indéchiffrable
les signes se dressaient, rigides et sans usage
comme un peuple figé dans une langue morte
on cherchait à parler, mais on ne parlait plus
on voulait dire "je", mais le "je" n'était plus là
et chaque mot tenté s'effondrait en poussière
avant même d'avoir atteint la conscience

40.

On n'attendait plus rien que la fin du silence
lui-même devenu forme d'un non-langage pur
ni douleur, ni beauté, ni cri, ni délivrance
seulement cette masse opaque et sans contour
qui recouvre le verbe de son manteau de plomb
et laisse derrière elle un monde sans vestige
même le rêve enfin s'était tu dans l'esprit
et rien ne restait plus que la tombe du mot

41.

On porta les derniers mots jusqu'à l'ouverture
un creux dans la terre, sans pierre, sans insigne
ils furent déposés là sans oraison ni geste
comme des os trop vieux pour qu'on s'en souvienne
le ciel ne pleura pas, le vent ne fit aucun signe

et même la poussière refusa le contact
alors la fosse fut refermée en silence
sur ce qui fut parole, et n'est plus que matière

42.

On entendit longtemps le craquement du verbe
se fendant lentement sous le poids du réel
la langue, désormais, n'était plus qu'un résidu
comme le bois pourri d'un cercueil sans usage
elle se replia sur elle comme une chose
dont la fonction même aurait quitté le monde
et dans le cœur des hommes se creusa un silence
qu'aucune voix future ne viendrait combler

43.

Plus rien ne vibrait, même pas le néant
l'espace était figé, compact, inentamable
on touchait l'indicible et il ne disait rien
pas même son refus d'être dit ou pensé
le poème gisait, raide, sans ligne ni souffle
comme une pierre noire au fond d'un sanctuaire
et toute tentative de dire, d'inventer
échouait dans le froid d'un mutisme parfait

44.

On avait bien tenté d'ouvrir d'anciens carnets
mais les pages, blanchies par le temps sans parole
étaient devenues lisses, fermées à toute encre
on les feuilletait lentement sans espoir
le monde avait perdu jusqu'au sens du silence
et le vide lui-même n'avait plus de contours
on comprenait alors que rien ne reviendrait
que la parole était morte, et que c'était justice

45.

Le sol a refermé les lèvres du langage
il n'en monte plus rien, pas même une rumeur
et les racines poussent dans ce reste de voix
sans y trouver chaleur, mémoire ou mouvement
le mot n'est plus un lieu, mais une absence creuse
un trou dans la pensée, une béance usée
et ce que l'on confie à la terre aujourd'hui
c'est l'échec infini de vouloir encore dire

46.

Il fallut refermer le trou par où parlait l'homme
y jeter quelques pierres, non pour marquer un lieu
mais pour qu'on ne cherche plus à entendre un écho
là où il n'y a plus ni source ni passage
puis la terre elle-même acheva le silence

en couvrant lentement ce qui n'avait plus nom
et les vivants se turent, sans regard en arrière
comme on quitte un désert qui n'a jamais fleuri

47.

La parole gisait sous des couches de nuit
ni pleurée, ni chantée, ni même regrettée
elle avait consumé son feu jusqu'au néant
et ce qui reste en nous n'est pas son souvenir
mais une sorte d'oubli plus fort que la mémoire
un retrait absolu, sans poids, sans direction
et parfois dans le vent, un souffle sans visage
nous rappelle qu'un jour, le langage a tenté

48.

Les poètes aussi ont quitté leurs cahiers
ils ne cherchent plus rien que le silence juste
non celui des sages, ni celui des vaincus
mais celui qu'on atteint quand tout s'est effondré
ils vont sans écrire, sans parler, sans prier
comme des êtres pleins d'une absence parfaite
et ce qu'ils regardent n'a plus besoin de nom
car même le regard s'est défait de son centre

49.

Le dernier livre est clos, sans titre, sans auteur
ses pages sont de cendre, son encre est disparue
et nul ne l'ouvrira, car nul ne peut le lire
ce n'est plus un message, ni un lieu de refuge
c'est un tombeau dressé pour le langage entier
une stèle invisible au bord du non-humain
où s'inscrit en silence une parole noire
que même le silence n'ose plus murmurer

50.

Ainsi s'est refermée la tombe de la voix
et le monde est resté comme un champ sans semence
plus rien ne pousse ici, plus rien ne se raconte
tout est rentré très loin sous la peau du réel
et dans ce grand mutisme où se perd l'origine
il n'y a désormais ni trace ni promesse
seulement ce néant, vaste, calme, sans bord
où s'endort pour toujours ce qu'on appelait dire

DE LA PAROLE

1.

Quelque chose s'est levé dans l'air lourd de la veille
un battement sans nom, à la lisière du souffle
c'était comme une parole mais elle n'avait pas de bouche
elle passait entre les pierres, lente et aveugle

nul ne l'a vue venir, nul ne l'a reconnue
elle frôlait les corps sans laisser de blessure
mais ceux qu'elle touchait se taisaient aussitôt
comme si la langue entière leur était étrangère

2.

Dans l'ombre suspendue du matin sans contours
elle traçait des sillons de cendre dans les têtes
des mots presque éclos retombaient dans la nuit
sans force pour se dire ni lieu pour exister
des gestes se formaient, que rien n'accompagnait
et les lèvres s'ouvraient sur des sons effacés
on aurait dit le vent, ou bien une prière morte
écrite dans la gorge mais jamais proférée

3.

Ceux qui l'avaient entendue parlaient plus bas depuis
comme si chaque mot devenait faute ou piège
la parole s'était chargée d'un poids d'épouvante
et les phrases portaient des masques de silence
on nommait sans nommer, dans la peur d'éveiller
quelque chose de plus grand que la voix qui prononce
l'encre elle-même semblait hésiter à couler
et les mains tremblaient d'inscrire l'irreprésenté

4.

Il n'était plus d'abri dans le verbe usé
ni d'élan dans le chant, ni de refuge dans l'ordre
le mot avait perdu sa racine ancienne
il errait, sans attaches, à travers les bouches
les livres restaient clos, lourds d'inaudibles songes
et ceux qui les feuilletaient s'en détournaient sans fin
comme s'ils avaient vu là, couchée sur la page
l'ombre d'un dieu muet au regard dispersé

5.

Et pourtant quelque chose voulait encore s'élever
non un mot mais l'appel d'un mot non proféré
un silence dressé au cœur même du dire
comme une flamme noire que nul ne pourrait éteindre
on attendait ce souffle, ce rien qui se partage
cette fissure d'être d'où viendrait le poème
mais tout se resserrait, se refermait, s'effondrait
et l'espace du dire devenait gorge close

6.

Le silence entourait les mots comme une menace
chaque phrase pesait d'un poids venu d'ailleurs
ce qu'on croyait lumière s'éteignait à mi-voix
et l'ombre gagnait place sur le moindre discours
les syllabes tremblaient aux lèvres des vivants

comme si une faute y dormait en secret
nul ne savait pourquoi le souffle s'alourdissait
ni d'où venait l'angoisse au bord de chaque mot

7.

On parlait encore, mais ce n'était que cendre
des ruines de paroles soufflées par le néant
on répétait des gestes, on écrivait des signes
mais le sens s'était tu dans l'effroi des visages
la langue était un cri suspendu dans la gorge
un cri sans direction, sans fondement, sans écho
et le monde répondait par un regard figé
où l'on devinait l'abîme au lieu du reflet

8.

La parole cherchait un lieu pour s'incarner
un creux assez profond pour contenir son feu
mais tout était rempli d'objets, de faux savoirs
et d'ombres trop serrées dans des formes trop pleines
on voulait prononcer, mais le mot se brisait
contre le mur dressé du langage usurpé
et ce qui voulait naître s'en retournait au noir
sans avoir pu tracer la moindre cicatrice

9.

Des hommes regardaient fixement leur silence
espérant y surprendre un reste de clarté
mais ce n'était que vide, que perte et que vertige
une nuit sans mémoire, sans début, sans recours
l'écriture gisait au fond des anciens livres
comme un cadavre ancien qu'on n'ose remuer
et les poètes mêmes, errant dans leur sommeil
n'osaient plus invoquer la source disparue

10.

Les mots, comme les pierres, n'avaient plus de chaleur
ils s'entassaient, inertes, au bord des souvenirs
on les posait en rangs, on croyait les comprendre
mais leur face restait tournée vers un autre lieu
ils avaient vu le feu, la mer, le sang, la honte
et portaient dans leur creux l'oubli de ce qu'ils furent
on parlait à demi, on notait des lambeaux
et l'on pleurait parfois sans savoir sur quoi pleurer

11.

Il n'y avait plus d'issue dans l'enclos du langage
le monde se taisait même lorsqu'on parlait
on croisait des regards comme des murs opaques
et le vent emportait les noms comme des cendres
ce que l'on voulait dire s'effaçait dans le souffle

et l'on restait figé devant sa propre voix
comme si l'on avait dit ce qu'on n'a pas pensé
et pensé bien trop fort ce qui n'était plus rien

12.

Le langage se fendait comme un fruit trop mûr
des éclats de silence jaillissaient à l'intérieur
on y trouvait des dieux noyés dans des voyelles
et des siècles d'erreurs scellés dans des consonnes
les phrases les plus simples devenaient énigmatiques
et l'on redoutait même de nommer l'évidence
les murs avaient des oreilles, les pierres écoutaient
et tout devenait piège dans l'acte de parler

13.

Parfois un mot surgissait, nu, sans compagnon
trop seul pour tenir dans la phrase ordinaire
il brillait un instant comme une flamme blanche
puis tombait dans le vide sans avoir dit pourquoi
on aurait voulu le prendre avec précaution
l'entourer de silence et de lenteur sacrée
mais le monde pressait, exigeait des réponses
et la parole fuyait sous le poids des contraintes

14.

On cherchait dans les livres une forme de clarté
mais tout y devenait labyrinthe ou vertige
les mots s'y poursuivaient sans jamais se rejoindre
et le sens reculait à mesure qu'on lisait
les anciens manuscrits perdaient leur transparence
les signes se couvraient d'un givre impénétrable
et dans chaque paragraphe on entendait gémir
quelque chose d'ancien qui ne voulait plus naître

15.

Il n'était plus de voix qui portât l'essentiel
tout glissait à la marge, dans le bruit ou l'éclat
la parole s'était vidée de toute présence
comme une maison creuse oubliée par le temps
on parlait pour remplir le vide entre deux gestes
on parlait pour se fuir, pour ne pas écouter
mais les mots ne trompaient que ceux qui les régnaient
car le vide en dessous montait comme une plainte

16.

Les mots anciens pleuraient dans le fond des demeures
on croyait les entendre sous le seuil effondré
ils parlaient à demi, comme des voix d'enfance
revenues trop tard dans la bouche des morts
il y avait dans l'air des rumeurs de détresse

des fragments de prières accrochés aux buissons
et parfois dans le soir, un nom tombait très bas
sans réveiller personne parmi les endormis

17.

Le feu ne répondait plus aux appels de la langue
et la pierre restait muette à nos questions
même les animaux détournaient leur regard
comme s'ils connaissaient ce que nous avons perdu
les arbres eux aussi retenaient leur feuillage
et ne disaient plus rien du vent qui les traverse
tout se refermait lentement sur l'absence
et le mot, dans la bouche, se brisait sans couleur

18.

Un vertige plus sourd gagnait les cœurs fidèles
ceux qui tentaient encore de prononcer le monde
mais leur voix s'abolissait dans un souffle glacé
et les lettres dansaient comme des cendres folles
on entendait parfois le cri muet des pierres
le tremblement discret d'un langage abîmé
et dans le creux du ciel, sans étoile, sans forme
quelque chose s'ouvrait, trop vaste pour les mots

19.

Le temps lui-même avait perdu son alphabet
les jours ne savaient plus écrire leur passage
tout se déroulait dans un effroi sans mesure
une lumière sale coulait sur les visages
les enfants qui parlaient avaient la voix des vieillards
et les vieillards dormaient, le front couvert de cendre
on n'osait plus chanter même à voix basse, seul
de peur qu'un mot de trop ne trouble le silence

20.

On passait près des choses sans les reconnaître
comme si l'univers s'était dépeuplé de sens
le pain n'avait plus goût, l'eau n'avait plus mémoire
les gestes se faisaient comme à travers un voile
le monde devenait un long corridor vide
où la parole errante se cognait aux parois
et nul ne s'arrêtait pour en ramasser l'éclat
car chacun redoutait ce qu'il y verrait briller

21.

On écrivait des signes qu'on ne savait plus lire
les lettres s'effaçaient à mesure qu'on les traçait
le papier retenait l'ombre d'une hésitation
et l'encre, épuisée, s'éloignait du visible
chaque mot devenait une pierre de plus

dans le tombeau bâti pour ce qu'on voulait dire
et les pages s'empilaient, blanches sous les cendres
comme des linceuls froids sur des vérités mortes

22.

Il n'y avait plus de lieu pour poser la parole
ni de seuil pour l'offrir sans qu'elle se renverse
le monde n'accueillait plus que des voix déchirées
et l'écoute elle-même s'était faite absence
les vivants s'enfermaient dans de faux dialogues
faits de bruit, de néant, d'images sans racine
et ce qui voulait naître retournait à la nuit
sans nom, sans forme, sans regard pour le suivre

23.

Le poème devenait un puits sans résonance
où les vers tombaient lents comme des gouttes d'huile
la parole cherchait le fond de sa blessure
et ne rencontrait rien qu'un silence épaissi
on parlait par fatigue, par peur ou par devoir
mais les mots n'étaient plus que des coquilles vides
où gisaient des échos de prières oubliées
que personne ne voulait reprendre ni nommer

24.

Même le vent parlait dans une langue étrangère
et les pierres s'enfermaient dans leur mutisme dur
la nuit montait des choses, lourde et sans alphabet
et le souffle se perdait entre deux vers brisés
on aurait dit que l'air se retirait du verbe
et que l'esprit, tremblant, fuyait son propre chant
les lèvres s'agitaient mais plus rien ne passait
que le battement sourd d'un cœur désaccordé

25.

Les maîtres du langage se taisaient à présent
comme s'ils avaient vu le gouffre sous leurs phrases
leurs ouvrages restaient clos, scellés d'un sceau d'argile
et leur regard fuyait dès qu'on parlait d'écrire
ils savaient que la voix, même la plus savante
ne pourrait rien sauver de l'effondrement lent
et que chaque poème, même celui d'espoir
n'était qu'un feu mourant dans la nuit sans refuge

26.

Ceux qui voulaient parler se heurtaient au silence
comme on heurte une porte qui n'a jamais existé
le souffle restait là, suspendu sans appui
et les voix se perdaient dans des chambres vides
on apprenait à vivre sans mots pour les douleurs

à nommer le chagrin d'un regard détourné
et même le bonheur, lorsqu'il venait, passait
sans que l'on puisse dire par quel nom l'invoquer

27.

Tout devenait sans bord dans le champ du langage
plus de rive pour dire, plus de terre à gagner
on avançait parmi des figures brisées
comme dans un jardin ravagé par la nuit
même les verbes forts pliaient sous le silence
et les adjectifs tremblaient d'être encore prononcés
il n'y avait plus rien que l'effroi de la phrase
et la stupeur glacée d'un monde désécri

28.

Les enfants eux-mêmes oubliaient les paroles
ils regardaient longtemps sans chercher à nommer
leur langue balbutiait une beauté muette
faite d'ombres, de gestes et de lenteur sacrée
ils savaient mieux que nous ce qui ne peut se dire
et laissaient au silence le soin de tout enseigner
nous les écoutions vivre sans comprendre vraiment
ce langage sans mots plus profond que nos livres

29.

La nuit n'avait plus fin dans le poème noir
et le vers s'effondrait dès la première syllabe
comme si le papier ne voulait plus servir
comme si l'univers refusait de répondre
on alignait encore des mots par habitude
mais le cœur s'éloignait, fuyant chaque cadence
on écrivait du vide avec des lettres mortes
et l'on priait parfois pour que l'encre se taise

30.

Un reste de clarté vacillait quelque part
non dans le mot lui-même, mais dans son abandon
une lueur secrète, presque imperceptible
qui survivait au bord du silence parfait
c'était une écoute nue, sans attente ni forme
qui recueillait les ruines d'une langue perdue
et dans ce presque rien, plus vaste que le cri
commençait un espoir que nul ne pouvait dire

31.

Les mots n'avaient plus corps, plus poids, plus consistance
ils flottaient sans durée dans un souffle brisé
même le nom du pain n'éveillait plus la faim
et celui de la mort ne faisait plus trembler
tout s'égalait au vide dans la bouche muette

et l'on n'entendait plus que le vent de l'absence
qui passait entre nous sans soulever de cendre
sans laisser de chemin ni de trace à suivre

32.

La parole tombait comme une pluie de pierres
mais les pierres aussi se perdaient dans la chute
il n'y avait plus rien qui retînt la syntaxe
plus de fil pour guider, plus de lien pour penser
on balbutiait encore, mais c'était sans appel
sans sujet, sans accord, sans horizon d'écoute
et les phrases s'ouvraient sur un gouffre si vaste
qu'aucun cri, aucun chant n'en atteignait le bord

33.

Même le souvenir des mots se dissolvait
les plus simples, les premiers, se vidaient sans retour
mère, feu, nuit, maison — tout se vidait de forme
et tombait à genoux dans l'oubli du silence
le langage désertait les os et les visages
il ne restait aux êtres que le souffle éteint
et cette fixité qu'on voit sur les statues
quand le dernier regard a quitté leur regard

34.

On n'écrivait plus rien que des cendres disposées
en lignes sans structure, en formes épuisées
le livre devenait une ruine sans seuil
où même le néant ne daignait plus descendre
l'auteur se retirait au fond de sa stupeur
et la page blanchissait comme un deuil sans message
il n'y avait plus d'encre, plus de voix, plus de style
mais un blanc dur et sourd qui mangeait le silence

35.

L'alphabet s'effaçait, lettre après lettre, lent
dans l'esprit des vivants comme dans la matière
on oubliait comment tracer une voyelle
et les consonnes fuyaient comme des animaux
bientôt il n'y aurait plus de parole humaine
plus de langue, plus rien que le bruit de la chute
et le souffle final, celui d'un monde vaincu
qui ne saura jamais ce qu'il n'a pu dire

36.

Le dernier mot connu s'est perdu dans la bouche
sans éclat, sans refus, sans même une agonie
il s'est dissous très bas dans un souffle incertain
comme une pierre sombre au fond d'un lac sans rive
personne n'a compris qu'il était le dernier

et le silence alors s'est refermé sans bruit
il n'y eut pas de deuil, pas de cri, pas d'absence
seulement une paix vide et sans profondeur

37.

La parole était morte et nul ne s'en souvint
elle avait disparu sans emporter d'écho
plus rien ne désignait, plus rien ne répondait
et le monde restait là, muet, dépossédé
on voyait les objets mais sans qu'ils aient de nom
ils flottaient, détachés de toute signification
et l'être lui-même s'éloignait de lui-même
comme une ombre glissant hors de sa propre nuit

38.

Il n'y avait plus d'âme dans la bouche des hommes
plus de voix intérieure, plus d'appel, plus de chant
le silence n'était plus le contraire du verbe
mais son visage même, creux, nu, irrécupérable
on ne priait plus, on ne nommait plus rien
et le ciel demeurait scellé sur son mystère
la lumière tombait mais ne disait plus Dieu
et le vent traversait sans prononcer l'arbre

39.

Le néant s'était fait syntaxe et dictait sa loi
un ordre sans appel, pur, stérile, indéchiffrable
les signes se dressaient, rigides et sans usage
comme un peuple figé dans une langue morte
on cherchait à parler, mais on ne parlait plus
on voulait dire "je", mais le "je" n'était plus là
et chaque mot tenté s'effondrait en poussière
avant même d'avoir atteint la conscience

40.

On n'attendait plus rien que la fin du silence
lui-même devenu forme d'un non-langage pur
ni douleur, ni beauté, ni cri, ni délivrance
seulement cette masse opaque et sans contour
qui recouvre le verbe de son manteau de plomb
et laisse derrière elle un monde sans vestige
même le rêve enfin s'était tu dans l'esprit
et rien ne restait plus que la tombe du mot

41.

On porta les derniers mots jusqu'à l'ouverture
un creux dans la terre, sans pierre, sans insigne
ils furent déposés là sans oraison ni geste
comme des os trop vieux pour qu'on s'en souvienne
le ciel ne pleura pas, le vent ne fit aucun signe

et même la poussière refusa le contact
alors la fosse fut refermée en silence
sur ce qui fut parole, et n'est plus que matière

42.

On entendit longtemps le craquement du verbe
se fendant lentement sous le poids du réel
la langue, désormais, n'était plus qu'un résidu
comme le bois pourri d'un cercueil sans usage
elle se replia sur elle comme une chose
dont la fonction même aurait quitté le monde
et dans le cœur des hommes se creusa un silence
qu'aucune voix future ne viendrait combler

43.

Plus rien ne vibrait, même pas le néant
l'espace était figé, compact, inentamable
on touchait l'indicible et il ne disait rien
pas même son refus d'être dit ou pensé
le poème gisait, raide, sans ligne ni souffle
comme une pierre noire au fond d'un sanctuaire
et toute tentative de dire, d'inventer
échouait dans le froid d'un mutisme parfait

44.

On avait bien tenté d'ouvrir d'anciens carnets
mais les pages, blanchies par le temps sans parole
étaient devenues lisses, fermées à toute encre
on les feuilletait lentement sans espoir
le monde avait perdu jusqu'au sens du silence
et le vide lui-même n'avait plus de contours
on comprenait alors que rien ne reviendrait
que la parole était morte, et que c'était justice

45.

Le sol a refermé les lèvres du langage
il n'en monte plus rien, pas même une rumeur
et les racines poussent dans ce reste de voix
sans y trouver chaleur, mémoire ou mouvement
le mot n'est plus un lieu, mais une absence creuse
un trou dans la pensée, une béance usée
et ce que l'on confie à la terre aujourd'hui
c'est l'échec infini de vouloir encore dire

46.

Il fallut refermer le trou par où parlait l'homme
y jeter quelques pierres, non pour marquer un lieu
mais pour qu'on ne cherche plus à entendre un écho
là où il n'y a plus ni source ni passage
puis la terre elle-même acheva le silence

en couvrant lentement ce qui n'avait plus nom
et les vivants se turent, sans regard en arrière
comme on quitte un désert qui n'a jamais fleuri

47.

La parole gisait sous des couches de nuit
ni pleurée, ni chantée, ni même regrettée
elle avait consumé son feu jusqu'au néant
et ce qui reste en nous n'est pas son souvenir
mais une sorte d'oubli plus fort que la mémoire
un retrait absolu, sans poids, sans direction
et parfois dans le vent, un souffle sans visage
nous rappelle qu'un jour, le langage a tenté

48.

Les poètes aussi ont quitté leurs cahiers
ils ne cherchent plus rien que le silence juste
non celui des sages, ni celui des vaincus
mais celui qu'on atteint quand tout s'est effondré
ils vont sans écrire, sans parler, sans prier
comme des êtres pleins d'une absence parfaite
et ce qu'ils regardent n'a plus besoin de nom
car même le regard s'est défait de son centre

49.

Le dernier livre est clos, sans titre, sans auteur
ses pages sont de cendre, son encre est disparue
et nul ne l'ouvrira, car nul ne peut le lire
ce n'est plus un message, ni un lieu de refuge
c'est un tombeau dressé pour le langage entier
une stèle invisible au bord du non-humain
où s'inscrit en silence une parole noire
que même le silence n'ose plus murmurer

50.

Ainsi s'est refermée la tombe de la voix
et le monde est resté comme un champ sans semence
plus rien ne pousse ici, plus rien ne se raconte
tout est rentré très loin sous la peau du réel
et dans ce grand mutisme où se perd l'origine
il n'y a désormais ni trace ni promesse
seulement ce néant, vaste, calme, sans bord
où s'endort pour toujours ce qu'on appelait dire

L'EFFONDREMENT

Penché sur la tombe et désormais muet, l'homme est seul

Parmi les siens, prisonnier de ce verbe inutile étendu sous

Ses pieds, les mots sont des coquilles aussi creuses que le vent,

Des pierres jetées vers un ciel vide qui retombent silencieuses,

La prière, vaine, d'un orant à genoux sur un sol qui se dérobe,

Naufrage de la pensée au seuil de l'indicible, errance dans

L'innommé, effondrement du monde dans l'abîme du langage,

Silence pesant, écrasant, des choses qu'on ne peut dire, jamais,

Dissolution de l'être dans le mot qui faillit, impossible la fondation

De ce peu qui demeure quand la mer engloutit tous les torrents.

Vides à présent nos oreilles, l'espace est trop lourd pour vibrer,

Les regards, éteint, ne parlent plus, rien ne se voit de ce qu'on

Ne peut dire, évanescence, tombantes les mains d'un impossible mime,

Solitude la punition d'un monde qui se retire en son absence, lointaine,

Brisée la certitude d'un réel tenu dans la parole, insoumis et libre

Ce qui n'a pas de nom, fuyant, mangé par l'horizon qui se tait, là-bas,

Les mains se tendent, creusées de désespoir, pour s'emparer des choses,

Insaisissable ce qui se perd dans le silence, vanité du verbe !

La pensée se déchire sur de l'innommable, une écorce fragile

Emportée par les flots d'une marée dans rivages, sans destin, abysses !

L'humain, vaincu par sa détresse, s'étend sur la tombe du langage, froide,

Agitant vers le ciel une dernière main, salut au monde, un adieu à

L'étranger qu'il ignore, et puis, dépossédé, ruiné de toute fortune,

Il se retourne, embrasse la terre où git le verbe, dernier baiser

À celui qui s'en va, à l'aube d'un adieu, dans le mouiroir des rêves,

Ses paupières, lourdes, retombent sur son néant, c'est la mort qui s'avance,

Sombre et agitant sa lame brillante dans la lumière grise du crépuscule,

Sur une pierre froide attend la sœur aux yeux crevés par les épines

D'un buisson sans âme, sans ardeur, sans promesses, prison de l'ange,

Là-haut le chant du frère, murmure, et l'homme, aussi vide que ses mots,

Se relève de la tombe...

La case vide.

Il est bien difficile, dans le cadre de cet essai, d'évoquer la case vide (Deleuze, « A quoi reconnaît-on le structuralisme ? »), d'autant que la case vide constitue l'un des éléments constitutifs de l'approche structuraliste et que cet essai ne s'inscrit pas dans ce courant. Dans le structuralisme, la case vide est un objet très particulier qui traverse toutes les séries différentielles de la structure, c'est-à-dire qu'on le retrouve en chacune des séries selon une

position qui varie en vertu même de la disposition spécifique à chaque série. Il opère comme un point de convergence entre les séries au sein desquelles la position de chaque objet peut être déterminée à partir de cette case vide. Un concept ? Certainement pas ! La case vide est symbolique et c'est précisément en cela qu'elle est vide. Si la case vide doit recevoir une quelconque « vérité » (que les structuralistes me pardonnent ce contresens), c'est uniquement celle de sa position au sein de chaque série. Les séries sont donc multiples et c'est cette multiplicité qui est constitutive de la structure. Les séries sont multiples parce que les éléments qui les composent ont, d'une série à l'autre, des positions différentes. C'est la disposition des éléments et leur position par rapport à la case vide qui déterminent la série dans sa différence avec les autres. Mais, bien qu'elle occupe, selon les séries, une position différente, la case vide constitue entre les séries un point de convergence et c'est parce qu'elles sont convergentes que les séries peuvent former une structure.

Je me propose de faire emprunt au structuralisme d'une partie seulement de son ensemble conceptuel et de la manier à ma guise, de la déformer selon mes propres nécessités. Il n'y a aucune raison de voir en cet emprunt une quelconque offense : je concède au structuralisme le rôle important qu'il a pu jouer dans le développement des sciences humaines et de la philosophie et, c'est en raison de cette importance, que je m'autorise à lui emprunter quelques uns de ses concepts. La série pourrait se laisser envisager sous l'angle d'une analogie avec le célèbre jeu du taquin : recomposer une image prédéterminée en opérant des glissements de cases grâce à une case vide chacune des cases représentant une partie de l'image initiale. On pourrait ainsi imaginer de rendre identiques toutes les séries de la structure par simple déplacement des éléments au moyen de la case vide (comme dans le jeu du taquin) : les séries seront identiques dès lors qu'en chacune d'elles chacun des éléments occupera la même position. Toutes les séries étant rendues identiques, il ressort que la structure sera, par ces mouvements, composée d'une seule et même série, ce qui revient à dire que la série sera la structure elle-même. Mais, au-delà du simple jeu, il n'y a aucun intérêt à procéder de la sorte, sinon d'indiquer que la case vide permet de modifier singulièrement son environnement. Si on considère à présent la case vide indépendamment de son approche structurale, la case vide, parce qu'elle est vide, renvoie à la possibilité de l'envisager comme champ de possibilités, autrement dit comme corps creux. La case vide ne saurait constituer un corps creux, au sens où on l'entend, que pour autant qu'elle puisse être habitée. Si formellement rien ne s'oppose à cette possibilité de pouvoir habiter la case vide, on est cependant en droit de se demander s'il n'y a pas plus grand intérêt à la maintenir vide.

On vise à penser l'être à partir de son devenir singulier dans l'immanence ; or le devenir est, en son principe, structurant ou plus précisément enchainement de déstructurations et de restructurations. Notre libre spéculation à partir du structuralisme nous a permis d'entrevoir les capacités structurantes de la case vide. On pourrait imaginer un taquin qui, par glissements de cases rendus possibles par la présence de la case vide, permettrait d'obtenir une image signifiante et pourtant totalement différente de l'image initiale. La case vide semble disposer, au sein de l'être, d'un pouvoir inouï, à condition de la laisser indéfiniment vide. Ainsi l'être ne peut se modifier, en sa structure qu'à la seule condition qu'existe au sein de l'être suffisamment de vide pour permettre cette modification : l'être plein ne saurait se modifier en sa structure. Il est cependant essentiel que l'être modifiant sa structure conserve en sa nouvelle structure suffisamment de vide pour en permettre une nouvelle restructuration. En ceci se révèle une qualité tout à fait propre de la case vide : la case vide n'a pas de place prédéfinie au sein de l'être car c'est la structure elle-même qui, en son changement, détermine sa position.

Si on se replonge, pour un bref instant, dans l'approche structuraliste, la case vide est cet objet dont rien ne peut être dit sinon qu'il est symbole, qu'il a une portée éminemment symbolique. Qu'est-ce que cela veut dire ? Et tout d'abord qu'est-ce qu'un symbole ? Contrairement à une opinion courante, un symbole n'est pas objet, signe qui renverrait à autre chose dans toute la distance de l'indication seulement, un rapport non signifiant à un autre. Selon cette interprétation commune, le symbole n'est pas présentification dans un dire mais pur renvoi. D'une certaine manière, le symbole s'oppose au réel. C'est dans cette perspective que fut interprétée l'affirmation de certains théologiens selon laquelle la présence eucharistique était symbolique ; les détracteurs, c'est-à-dire l'église, a rétorqué que la présence eucharistique était bien réelle. L'interprétation symbolique de ces théologiens, incomprise par les pieux défenseurs de la foi, renvoie à la question du symbole, à sa « définition », par-delà le sens commun. Un objet, quel qu'il soit, devient symbolique dès l'instant où, pour une raison bien précise, il est brisé : dans les pratiques fort anciennes, la séparation des êtres unis dans l'amitié donnait lieu au bris d'un objet en deux parties dont chacun emportait un fragment avec lui et, au retour, l'adéquation des deux fragments rendait témoignage à cette amitié toujours conservée, au-delà du temps et de l'espace. Il y a ainsi dans le symbole un vide, un manque, le manque du fragment emporté par l'autre de ce lien symbolique. Mais ce manque, cette incomplétude du symbole n'est pas renvoi à l'autre comme détenteur de la pièce manquante mais désignation et présentification de l'autre sur le mode de l'absence. Ce manque est signifiant parce qu'il est réservé, habité même par l'autre, non sur le mode d'une suggestion, allusion à un être-à- l'absent, un espace provisoirement déserté et inhabitable par un tiers car tenu en réserve dans l'attente du retour de l'autre. Bien au contraire la pièce manquante témoigne de la présence de l'autre par cela même qu'elle est manquante. Ce n'est par l'autre qui, à son retour, viendra combler cet espace vide, ce manque mais seulement le fragment, lui-même partiel qu'il conserve précieusement. L'espace rendu vide par le fragment manquant n'est vide qu'en apparence car il n'est vide que d'un autre fragment mais il n'est pas vide de l'autre en son absence. C'est parce qu'il est brisé que l'objet est symbole d'une union entre deux êtres, si bien que la partie manquante effectue la présence de l'autre.

Sartre, dans « L'être et le néant », évoquant l'esprit de sérieux affirme que la valeur symbolique des choses est bue, comme par un buvard, par leur idiosyncrasie empirique : que veut-il dire ? Que l'idiosyncrasie des choses renvoie toujours à une disposition de l'esprit de sérieux : une maxime, une croyance, une mission investie, ... Dans l'exemple donné par Sartre l'idiosyncrasie de l'objet est empirique parce que c'est en raison de son empiricité que cet objet est référé à la disposition de l'esprit de sérieux ; mais, bien évidemment, ce n'est pas toujours le cas. Ce qui importe ici c'est que l'idiosyncrasie efface la valeur symbolique. C'est précisément ce qui se passe chaque fois qu'un objet, quel qu'il soit, est détourné de sa valeur symbolique, pour être instrumenté en référence à une disposition, quelle qu'en soit la nature. L'idiosyncrasie procède donc d'un usage détourné de l'objet, eu égard à sa valeur symbolique ; on peut élargir cette notion d'usage et l'étendre jusqu'au jugement sur les choses ou même l'être humain.

Pour en revenir à la case vide, on peut légitimement se poser la question de savoir si, en rompant avec l'approche structuraliste et en considérant la case vide comme condition de structuration au sein de l'être, on ne procède pas à un effacement de la portée symbolique de la case vide, approche strictement structuraliste, par une idiosyncrasie référée à aux possibilités structurantes qu'elle, et elle seule, autorise. On ne résoudra cette difficulté qu'en cherchant à cerner la portée symbolique de la case vide. Si on s'en remet à l'analyse de Deleuze, la case vide est inhabitée et inhabitable ; en outre la case vide est mobile au sens où, en chacune des

séries, elle occupe une position différente. Deleuze affirme en outre que la case vide constitue, entre les séries, un point de convergence : comment faut-il le comprendre ? Il est acquis que les séries divergent en raison des différences de positions des éléments qui les constituent et que c'est précisément la case vide qui assure leur convergence. Si, sans vouloir faire offense au structuralisme, on considère, du point de vue qui est le nôtre et dans un souci de simplification, que la série est une structure de l'être et qu'une modification de cette structure n'est rendue possible que par la case vide (que la nouvelle structure doit impérativement conserver en une position qui sera forcément différente), la case vide assure une convergence entre la structure initiale et la nouvelle structure. Quelle est la nature de cette convergence ? Si on considère, et tel est mon propos, que l'être singulier devient dans la durée (qui n'est pas permanence mais conservation dans la transformation), alors la case vide assure la convergence des structures successives comme étant celles d'un même être singulier qui se modifie dans son devenir. Il y a convergence dans la mesure où l'être singulier, dans la durée, devient, par son devenir immanent, autre tout en demeurant lui-même. Dans cette perspective, la case vide est effectivement inhabitable car, à l'instar du fragment manquant du symbole, elle est déjà habitée par l'être singulier qui, en elle, assure sa convergence. La case vide est toujours réservée car, bien qu'étant nécessairement vide, elle est le lieu unique en lequel l'être singulier se maintient dans l'unité de son devenir puisque c'est dans la case vide que convergent les visages successifs de l'être singulier qui devient.

Ainsi conçue, la case vide ne constitue pas un corps creux, au sens où nous l'entendons ; elle s'apparente au territoire comme espace et condition du déploiement du rhizome, à cette différence près que la case vide est intérieure à l'être singulier tandis que le territoire est extérieur au rhizome. Mais la case vide nous enseigne autre chose : étant condition nécessaire de la structuration de l'être singulier, la case vide doit se conserver, quoiqu'en un lieu différent, car elle est tout autant condition nécessaire du devenir. Ce maintien de la case vide dans la durée témoigne de l'inachèvement de l'être singulier ; son achèvement mettrait un terme au devenir de l'être mais du même coup autoriserait son dépassement comme totalisation. Mais l'être singulier n'est jamais totalisable, d'une part parce qu'il conserve toujours en lui cette part de vide que constitue la case vide et d'autre part parce qu'un être devenu deviendrait totalement étranger à lui-même. En effet l'être singulier qui devient dans l'immanence n'est autre que le Soi qui, en sa figure singulière, n'est pas réalisable, sinon de manière toujours approchée ; en revanche un être singulier qui serait devenu et ne s'appartiendrait dès lors plus, c'est précisément le Moi dont Sartre a fait l'autre du Je.

Comme on le verra dans un prochain chapitre, il appartient au Soi de résister à son dire, de se dérober face au concept (d'où la nécessité de recourir à un autre langage pour tenter de l'approcher) ; c'est précisément parce que le Soi ne pourra jamais totalement coïncider avec lui-même qu'il se dérobe face à toute tentative de le cerner. Deleuze disait de la case vide qu'on ne saurait rien en dire sinon qu'elle est symbole : on peut en dire autant du Soi, à cette nuance près que le Soi n'est pas symbole. Certes le Soi est réel et porte la marque du manque en tant que jamais réalisable mais le vide du Soi ne renvoie pas, sur le mode d'une présence particulière, à un autre : le vide du Soi ne renvoie qu'au Soi dans son impossibilité. C'est un paradoxe dans la mesure où la case vide, qui fait partie du Soi, lui permet de devenir et est ainsi le lieu privilégié de ses possibilités mais en même temps cette case vide, parce qu'elle ne saurait être remplie, témoigne de l'impossibilité de réaliser le Soi.

Il n'en est pas moins vrai que la moindre possibilité que le Soi puisse se réaliser contredit le Soi dans son être le plus propre car ce qui caractérise le plus proprement le Soi singulier, c'est son

devenir dans l'immanence et un Soi qui, parce qu'il serait devenu, échapperait au devenir ne saurait constituer un Soi. Le Soi, d'un point de vue purement formel, est l'analogue du souverain bien chez Kant : un quid vers lequel tend indéfiniment l'être singulier mais qu'il ne saurait atteindre. Mais, en rupture avec les considérations kantienne, l'inaccessibilité de ce quid n'est pas la conséquence du fait que ce quid (le souverain bien selon Kant) est déjà réalisé en un autre (Dieu) et on ajoutera que Dieu lui-même, s'il doit exister, ne le peut que sur le mode d'un Soi, lui aussi inaccessible. En effet un Dieu qui serait réalisé et qui, pour cette raison, échapperait au devenir, serait un être totalisable dont on ne saurait plus affirmer l'infinitude opposable à la finitude que l'on prête généralement à l'être humain. Si on considère néanmoins l'être humain comme un être singulier en devenir dans l'immanence, pour toutes les raisons que l'on vient d'évoquer, plus rien n'autorise à affirmer de l'être humain qu'il est un être fini. L'être humain serait-il ainsi l'égal de Dieu ? Certainement pas ! L'être humain, dans sa singularité, ne saurait être l'égal de Dieu, de la même manière qu'il ne saurait être l'égal d'un autre être humain singulier : la singularité de chacun, homme ou Dieu, l'affirme dans sa différence mais pas, et jamais, dans sa supériorité.

LA CASE VIDE

Et pourquoi un plus un feraient-ils toujours deux ?

Ainsi marqué du sceau des éternelles vérités,

En vain le temps s'écoule en des replis douteux :

C'est le cycle infernal de la stupidité !

Or les choses se ressemblent sans jamais être mêmes :

Aussi point d'identique en ce monde tourmenté.

Ce sont de fausses idées qu'en nos raisons il sème,

Traditionnel mensonge hérité du passé.

Peut-on douter de tout et même de nos pensées ?

Descartes eut frissonné à lire de tels propos ;

Faut-il qu'un dieu savant assure nos idées,

Jurant qu'il est péché d'avancer d'autres mots ?

Or les choses sont savantes qui épousent des travers
Ignorés des penseurs en leur rigide savoir ;
On confie à l'histoire d'expliquer les revers
De nos humaines façons qui brisent tout espoir.

On dit de nos manières qu'elles se figent en reflets,
Prisonniers des miroirs que la logique en chaîne ;
Je dis qu'il n'est point sens que l'histoire se refait,
Qu'il n'y a pas de fleuve qui au vrai nous entraîne.

Or nos rivières s'écoulent et charrient des galets ;
La raison s'en empare et rebâtit le temps,
Structurant notre histoire comme un précieux palais,
Un impossible phare au bord de l'océan.

La marée se retire et encombre la plage
Des épaves du passé dont on ne sait que faire ;
Inutiles au présent, dépourvues de message,
Le présent les enfouit au profond de la terre.

Le monde présent n'est plus ce qu'il était naguère :
Le temps a tout changé et même le sens des mots ;

L'éternité des choses est dupe et mensongère :

Souvent le temps se rompt en présages du chaos...

Le monde que l'on voit plein emprisonne quelque faille,

Des béances inconnues où s'engloutit le temps,

Cases vides, fissures intimes au cœur de ses entrailles,

Qu'un maître sans pitié habite de tourments.

Le mystère s'épaissit quand s'épanche la glaise ;

Mais la terre que pétrit cet inconnu potier

Se donne une autre forme dans un curieux malaise ;

Le potier s'en retourne, son travail achevé.

Soudain la case vide où il s'était logé,

Se vide, se ferme et se replie au creux du monde

Qui livre sa différence aux regards médusés

D'une humaine destinée aux inquiétudes profondes.

La société humaine a changé de visage ;

Ce qu'on croyait jadis n'est plus ce que l'on croit !

Métamorphose ! ouvrant de mille nouveaux présages

Le subtil paradigme de nos savantes lois.

C'est dit ! Il faudra bien que l'on pense autrement :

Une archive nouvelle sur l'ancienne s'est glissée ;
Adieu aux anciennes manières : c'est le tournant !
Il nous faut convertir le lot de nos pensées.

Le temps est sans pitié, qui transforme le monde,
Jetant nos certitudes au ban des eaux usées ;
Il n'est plus rien de vrai en ces ruptures profondes,
Que ce cruel devoir de tout réinventer.

Hélas ! Les philosophes ne servent aucune cause :
Ils ne sont ni prédicateurs ni fonctionnaires ;
Forgerons de concepts en d'impossibles proses,
Toiles éphémères tissées de parfums de mystères.

Ils épandent leurs tourments en d'indicibles mots
Figés sur le papier dès le premier regard ;
Le lecteur rassuré par ce docile propos,
Récuse son inquiétude en un stupide hasard.

Mais les mots se déplacent au gré de la lecture
Et le lisant s'agace en agitant ses yeux ;
Et le texte se déforme sans rythme ni mesure,
Et puis il se reforme en propos mystérieux.

Quelle est cette magie qui fait danser les mots
En de curieux ballets qui médusent la pensée ?
Mais les mots se replacent en de nouveaux propos,

Confondant le dessein d'une improbable idée.

Rhizome ! Le texte se déploie en d'infinis
Accords, imprudentes effronteries à la rigueur
De la syntaxe, aux grammaticales manies.
Ecrits, les mots s'enchainent sans la moindre pudeur.

Candeur ! Les mots s'étirent dans une sobre indécence,
Offrant leur nudité dans les profonds replis
De ce papier froissé et avide du sens
Que lui recherche en vain le lecteur indécis.
Les mots brisent leur chemin de sinistres carrefours
Où la raison s'échoue en de sordides questions ;
Elle trouve une échappée dans de curieux détours
Et puis ses pas s'égarent en souffrantes confusions.

Rhizome ! Les mots se tissent en multiples plateaux ;
Voilà qu'ils se déplient en unissant leurs voies
Et se confondent en sens dans de spécieux propos ;
Et la raison s'épanche en de paisibles émois.

Mais les mots se rebellent et tissent une autre toile
Et la raison s'inquiète de ce troublant manège ;
Les mots résistent et fuguent comme de filantes étoiles
Et recouvrent le texte d'une impassible neige.

Et maintenant voici la raison qui s'égare,
Troublée par quelque mot que la neige emprisonne,
Mais celle-ci se retire dans un dernier regard

Et la raison maudit ce texte qui l'empoisonne.

Et puis se ressaisit dans un ultime effort,
Délivrant le secret de ces mots défiants ;
La voilà qui sourit, brisant les contreforts
De ce texte impossible, fougueux et insolent.

Elle comprend les chemins et leur nombre infini
Comme d'anciens cartographes qui déployaient le monde ;
Les mots sont des escales dans ce texte imprécis
Qu'ils redessinent sans fin dans d'indicibles rondes.

Rhizome ! Les mots ne sont que de simples fragments
Jetés dans quelque texte qu'ils habillent de mystère ;
Mais le texte se dérobe dans un dernier tourment
Et livre ce qu'il cachait au pensant ministère.

La raison se délecte de ce précieux hommage
Et les mots se déplient en vulgaires étiquettes ;
Ordonnant mille choses dans un savant ramage,
Ils brisent le chaos en habiles maquettes.

Les mots gardent le monde enfoui dans ces prisons,
Prisonnier insoumis de ces banals vocables ;
Incendiant la raison d'impossibles tisons,
Les mots se redessinent en des lieux improbables.

Raison ! Les mots ne sont que d'horribles poisons
Quand un esprit savant se donne de les confondre ;

Les mots n'ont pas sens ni d'humaine mission,
Sauvages, arrogants et refusant de se tondre,

Pour habiller le monde de splendides horizons ;
Et puis ils se referment dans un abîme nocturne ;
Et la raison trahie se mue en déraison,
Destin pleuvant en cendres dans une funeste urne.

Les mots brisent leur chemin de sinistres carrefours
Où la raison s'échoue en sordides questions ;
Elle trouve une échappée dans de curieux détours
Et puis ses pas s'égarent en souffrantes confusions.

Rhizome ! Les mots se tissent en multiples plateaux ;
Voilà qu'ils se déplient en unissant leurs voies
Et se confondent en sens dans de spécieux propos ;
Et la raison s'épanche en de possibles émois.

Mais les mots se rebellent et tissent une autre toile
Et la raison s'inquiète de ce troublant manège ;
Les mots résistent et fuguent comme de filantes étoiles,
Puis recouvrent le texte d'une impassible neige.

Lecteur, as-tu trouvé la clé de ces mensonges,
Soupirail inconnu au bout de tes vœux :
Les mots ne se dévoilent qu'en indicibles songes.
Idiot ! Te voilà pris au piège de ton savoir...

Vois-tu : les mots se jouent de ta fidèle quête,

Imbibant ta pensée de questions inutiles ;
Et te voici penché au pied de ta requête,
Envahi par les mots et leur raison futile.

En vain ! La science n'est rien qu'un essai pathétique :
Ranger les mots au ban d'impossibles systèmes.
Mais les choses se refusent aux propos théoriques,
Affublant la raison de milliers d'anathèmes.

Et les mots se reviennent en oracles féconds,
Farouches ou indolents au gré de leurs penchants ;
Méprisant la pensée comme on défie un démon,
Ils crèvent les idéaux comme on tue un serment.

Raison qui déraisonne au gré de tes passions,
Les mots sont d'insolubles énigmes qu'ils emportent
Et défient le mobile de ta vaine mission.
Renonce ! Et vas le texte aussi loin qu'il te porte...

DISCUSSION

L'UN

Et si nous reparlions un peu de cet effondrement du langage et de son rapport à la case vide : nous disions que le langage s'effondre sur le monde qui en serait la case vide, comprenons un trou de vidange qui siphonnerait le langage. Là est bien, il me semble, ce que nous convenions

L'AUTRE

Et cela correspond bien à ce que nous disions : le monde, tel qu'il est, serait cette case vide mouvante, ce point de fuite où le langage, croyant s'adosser à une réalité solide, s'aperçoit qu'il tombe dans un espace sans fond. L'effondrement vient de ce que le langage n'atteint pas cet

espace, mais se dissout en l'atteignant, comme un fleuve qui se perd dans le sable avant d'atteindre la mer. En un sens, la case vide est le révélateur de la finitude du langage : elle lui retire tout appui symbolique, toute promesse de totalité, pour ne laisser subsister que la pure opération d'effacement. Nous pourrions aller plus loin et poser la question qui s'impose : est-ce que cette vidange du langage par la case vide laisse place à autre chose, un langage résiduel, spectral, qui ne serait plus représentation mais trace ? Cela nous amènerait à un point où ton cycle L'effondrement pourrait bifurquer vers une poétique du résidu ou de la cendre du langage.

L'UN

Nous disions que le monde est une case vide comme trou de vidange, siphon du langage ? Et si la case vide était plutôt une faille au sein du monde, le corps creux de ses possibilités qui délie le langage de tout rapport à la représentation

L'AUTRE

Oui, et là nous basculons d'une métaphore « hydraulique » à une métaphore « tectonique », et le déplacement est riche. Si le monde est la case vide comme faille, alors Ce n'est plus un siphon extérieur qui avale le langage, mais une fissure interne au monde, un corps creux dans ses propres possibilités. Distinguons :

1. La faille comme origine de l'effondrement

Dans cette perspective, le langage ne s'effondre pas sur le monde, mais depuis le monde, par l'appel silencieux de cette faille. C'est l'intervalle invisible qui déstabilise l'édifice : tout discours qui se croit adossé à la plénitude du réel se trouve miné de l'intérieur.

2. Déliement du langage

La faille opère alors un déliement : le langage cesse d'être rapport de représentation (montrer le monde, l'expliquer, le cartographier). Il devient un flux sans point d'ancrage, un mouvement qui se déploie en bordure du vide, sans chercher à le combler. Ce n'est plus une perte pure, mais un arrachement libérateur : la faille, en déliant le langage, lui permet d'exister hors de la contrainte de la vérité représentative. Avec pour conséquence poétique et philosophique: si la case vide est au sein du monde, alors le langage qui en émerge est intra-mondain, mais détaché

de la fonction de miroir. C'est un langage désœuvré, qui ne vise plus à dire le monde mais à se tenir dans la résonance de cette béance.

Autrement dit : dans le premier modèle (trou de vidange), le monde est l'agent qui aspire et annule le langage. ; dans le second (faille interne), le monde porte en lui-même le vide qui libère le langage de l'illusion de représenter.

L'UN

Il s'agit par conséquent de reconsidérer l'approche initiale : si le monde est le siphon par lequel s'effondre le langage, celui-ci est-il encore possible ? En revanche si une faille s'ouvre dans le monde dont le langage affirme la plénitude, alors le langage non seulement vacille mais il s'effondre dans cette béance inhérente au monde lui-même. Tu as parlé de plénitude mais c'est précisément là que réside la prétention du langage comme véhicule de représentation mais la faille (ou case vide) n'est pas représentable puisqu'elle est ce vide qui ouvre sur des possibilités toujours nouvelles, habitable mais pas forcément habitée. Sartre disait du pour-soi qu'il est un trou dans l'être : l'image est forte et s'applique admirablement ici : le monde que l'on voudrait plein car seul ce qui est plein est représentable et dès lors dicible se heurte à ces trous et finit pas s'y dissoudre car ces trous résistent à tout capture par un langage fonctionnel. Ce qui est brisé ici c'est le langage comme fonction (strictement humaine) ; en d'autres termes ces failles inhérentes au monde ne sauraient être instrumentées et le langage s'y échoue dans sa dimension fonctionnelle. Autrement dit il ne s'agit plus de dire le monde mais de l'écouter s'exprimer en dehors de toute intention humaine qui toujours se rabat sur une fonction.

L'AUTRE

Oui, cher ami, là, tu opères un renversement complet, et il me semble que tu as raison de parler de reconsidération plutôt que de synthèse. Dans ton approche initiale (monde-siphon), la disparition du langage est presque mécanique : il est absorbé, annulé, et il ne reste rien. Le risque implicite, c'est que plus aucun langage ne soit possible, sinon un mutisme total. Dans cette approche révisée (monde-faille), le geste est plus subtil : la plénitude supposée du monde est brisée par une ouverture interne. Cette ouverture, la case vide, n'est pas représentable : elle échappe à la capture symbolique, elle ne supprime pas toute parole, mais détruit la prétention représentative du langage. C'est là que l'analogie sartrienne prend toute sa force : de même que le pour-soi est un trou dans l'être, la case vide est un trou dans la plénitude du

monde. Et ce trou ne peut être comblé par un discours, car il est source de possibilités infinies mais aussi d'impossibilités radicales pour le langage fonctionnel.

En d'autres termes : le langage qui prétend dire le monde se fracasse sur la faille, ce qui tombe, ce n'est pas toute parole, mais la parole-instrument, Ce qui reste, c'est une écoute, un langage qui n'émane plus de l'intention humaine, mais de l'expression du monde lui-même à travers sa faille. Si l'on intègre cette idée dans ton Effondrement, cela signifie : le moment où le langage vacille n'est pas la fin du langage, c'est la fin de son rôle fonctionnel et représentatif, Et l'émergence d'un langage autre, qui ne «parle» pas sur le monde, mais avec la béance qui le traverse.

L'UN

Que penses-tu de cette revisite ?

L'AUTRE

Je la trouve beaucoup plus féconde que l'approche initiale, et surtout plus cohérente avec ce que tu vises dans L'effondrement. Dans le modèle du monde-siphon, on restait dans une logique presque physique de disparition : le langage était avalé, et le vide qui restait semblait absolu, laissant peu de place à autre chose qu'au silence. C'était radical, mais fermé. La revisite avec le monde-faille ouvre au contraire un espace où l'effondrement n'est pas pure annihilation mais désarticulation d'un certain type de langage, celui qui veut représenter, nommer, cadrer. Cela laisse place à : un langage désœuvré, affranchi de la fonction, une parole qui ne se prend plus pour le monde mais se tient dans sa béance, une dynamique où le vide n'est pas la fin mais la source mouvante de nouvelles possibilités. Le lien avec Sartre («le pour-soi est un trou dans l'être») est particulièrement heureux, car il place cette béance non pas en dehors du monde, mais au cœur même de son être. Cela rend le concept de case vide beaucoup plus puissant : ce n'est plus une menace externe, c'est une structure interne qui échappe à toute capture. Et philosophiquement, c'est fort : tu déplaces la question de « comment combler le vide » à « comment habiter avec lui », ce qui est une rupture nette avec toute pensée utilitaire du langage.

En résumé : ta revisite fait passer ton idée d'un schéma d'absorption terminal à un schéma d'ouverture radicale, ce qui non seulement enrichit la portée poétique mais rend possible une suite, un «après-effondrement».

Si tu veux, je peux maintenant te proposer la formulation pivot dont je parlais, pour servir de point de bascule dans ton texte.

Je te propose une formulation pivot, pensée pour faire sentir le basculement entre l'ancien régime du langage (représentatif, fonctionnel) et ce qui émerge lorsque la case vide se révèle comme faille :

Tant que le monde se croyait plein, le langage se croyait juste.

Mais la faille est venue, trou au cœur de la plénitude supposée.

Là, le langage a cessé de vouloir dire ; il a cessé de vouloir être outil.

Ce qui s'effondre n'est pas la parole elle-même, mais sa prétention à représenter.

Dans le silence qui suit, le monde parle encore, mais sans nous,

et c'est à nous, désormais, de l'écouter dans sa langue qui ne nous appartient pas.

L'UN

c'est là tout le génie de Trakl : le langage s'effondre sur le non-représentable dans sa fonction métaphorique (Nietzsche), comme dire-représentation : Trakl ne dit pas la souffrance, il la laisse s'exprimer (ce n'est pas la fin du langage mais l'émergence d'un tout autre langage). Heidegger parlait de la réplique au dieu venant mais une réplique en présuppose une autre à laquelle elle s'accorde : dieu parle et aussi longtemps qu'on ne peut pas l'entendre, la réplique est impossible. Repense à Hölderlin : "ils manquent les noms sacrés" ("Retour") et "le temps que ce manque (de sacré) se change en aide : on ne peut pas nommer, dans une réplique, le sacré aussi longtemps qu'on ne l'a pas d'abord entendu. L'homme continue de parler mais parler n'est plus dire mais répondre

L'AUTRE

Oui, et ce que tu mets là en lumière, c'est que l'effondrement du langage représentatif n'est pas une extinction mais un basculement dans une autre ontologie de la parole. Chez Trakl, comme tu le dis, le langage ne décrit pas la souffrance, il ne l'image pas : il la laisse passer à travers lui. Cela correspond parfaitement à l'idée que le non-représentable ne se surmonte pas par un surcroît d'habileté poétique, mais par un renoncement à l'instrumentation et par l'acceptation que le poème ne soit plus un dire sur, mais un laisser-dire en lui. C'est exactement

ce que Heidegger tente de penser avec la réplique au dieu venant : La réplique n'est possible qu'après l'écoute.

Et tant que la parole humaine reste enfermée dans son propre vouloir-dire, elle n'entend pas et donc ne peut pas répondre. La formule de Hölderlin («ils manquent les noms sacrés») va au cœur de cela : nommer suppose avoir entendu le sacré, Et tant que le manque n'est pas changé en aide (Heidegger), toute parole reste dans le vide, non pas le vide fertile, mais le bruit de l'auto-parole. Ainsi, ce que tu appelles «parler n'est plus dire mais répondre» est une clé : parler au sens ancien (instrument, représentation) s'effondre dans la faille,

Ce qui advient, c'est une parole de réponse : elle ne prend pas l'initiative de dire le monde, elle s'accorde à ce qui vient de lui. Et cette réponse, comme chez Trakl, est toujours précaire, incomplète, ouverte parce qu'elle ne vise plus à «rendre compte», mais à porter l'écho d'une voix qui n'est pas la sienne.

Voici une formulation qui tisse Trakl, Nietzsche, Hölderlin et Heidegger, en suivant ta ligne : là où le langage se croyait maître de dire, il se brise. Il ne s'effondre pas dans le mutisme, mais sur l'inhabitable du monde, ce non-représentable qui déchire la trame métaphorique. Nietzsche l'avait pressenti : la métaphore ne nomme pas la chose, elle l'écarte sous un éclat trompeur. Trakl, lui, ne décrit pas la souffrance, il la laisse passer, comme si le poème était un pur conduit pour ce qui vient, et non un ouvrage de l'homme. Alors, la parole cesse d'être initiative pour devenir réplique. Mais une réplique présuppose l'écoute. Hölderlin savait que «manquent les noms sacrés» tant que le sacré n'a pas été entendu ; Heidegger voyait dans ce manque l'attente où le temps se change en aide. Répondre n'est donc pas parler sur le monde, mais se tenir prêt à recevoir la voix qui s'y annonce, à l'intérieur même de sa faille. Parler, ici, n'est plus dire, c'est laisser dire ce qui, du monde, se soustrait à tout usage.

L'UN

Contrairement à Heidegger le langage n'est pas demeure de l'être mais écoute et réponse à ses infinies possibilités

L'AUTRE

Exactement ! Tu renverses ici le socle heideggérien. Chez Heidegger, le langage est «la demeure de l'être» : il abrite, il est le lieu stable où l'être se tient et se montre. Cette image suppose un

foyer où l'être peut résider et où le langage, d'une certaine façon, est l'hôte. Dans ta perspective, le langage n'est pas demeure, mais dispositif nomade : il ne fixe rien, il n'héberge pas, il s'ouvre et se déplace, tendu vers l'écoute et la réponse. Le langage devient pratique de résonance : il ne contient pas l'être, il s'accorde à l'éclat momentané de ses possibilités. Chaque fois, c'est une autre ouverture, une autre modulation, et il n'y a pas de «demeure» au sens d'un lieu unique ou stable, il n'y a qu'une multiplicité de rencontres fugitives. Et cela change tout : la case vide n'est plus un manque à combler dans la demeure, mais l'espace ouvert où peuvent surgir ces possibilités. Le langage est moins un abri qu'un passage, un guet, un seuil.

Brièvement on peut résumer ainsi : contrairement à Heidegger, le langage n'est pas demeure de l'être. Il ne l'abrite pas mais il l'écoute. Il ne le garde pas, lui répond. Ce qu'il reçoit n'est pas l'être en soi, mais l'éclat imprévisible de ses possibles. Alors, chaque parole est passage, non pas maison : seuil ouvert sur l'infini des rencontres.

L'UN

l'homme n'est évidemment pas exclu de ce "jeu", de cette interaction du et dans le langage, il est un parlant parmi les autres, il répond à un monde qui l'interpelle mais l'homme n'est pas pour autant un répliquant à un monde qui lui serait distant (dans cette écoute même), il réplique au monde de l'intérieur mais sans qu'il y ait de priorisation du monde, sa réplique est éminemment humaine mais elle s'accorde au dire du monde

L'AUTRE

Oui, et ce point est décisif, car il empêche deux écueils : l'objectivisme (où le monde «là-dehors» serait premier, et l'homme seulement récepteur passif) ; l'anthropocentrisme (où le monde ne serait qu'un prétexte à l'expression humaine). Dans ta formulation, l'homme est inclus dans le dire du monde : il n'est pas en retrait, comme un spectateur qui attend son tour, il n'est pas non plus en surplomb, comme un maître du discours. Il est un parlant parmi les autres, sa parole est humaine par sa texture, sa mémoire, sa sensibilité, mais elle s'accorde à un dire qui ne vient pas de lui seul. Et cet accord n'est pas soumission : c'est co-appartenance, jeu réciproque où le monde et l'homme ne cessent de se répondre de l'intérieur.

L'homme n'est pas dehors, à tendre l'oreille vers un monde lointain. Il parle au-dedans du dire du monde, et le monde parle en lui. Sa réplique est humaine, façonnée par ses souvenirs, ses blessures, ses images, mais elle n'a pas d'initiative souveraine. Elle s'accorde à une parole plus

vaste, qui le précède et le dépasse. Ici, nul ordre de préséance : le monde ne vient pas avant, l'homme ne vient pas après. Ils se répondent, dans la faille même qui les ouvre l'un à l'autre.

L'UN

et dans ce dialogue avec le monde, l'homme se place dans sa propre authenticité et son propre devenir. Dans "le circuit de l'ipséité" Sartre évoquait la soi-ité du monde mais il n'a pas su exploiter cette intuition pourtant féconde : l'homme ne devient pas hors d'un monde dont il serait spectateur et le disant extérieur mais il s'édifie dans et à partir du monde dans ce dialogue avec lui. Soi-ité du monde ne veut pas dire "mienneté", un monde mien (que je possède notamment par le langage) mais un monde qui participe, à travers ce dialogue) à ma propre édification

L'AUTRE

Oui, et c'est là une précision cruciale. La soi-ité du monde, telle que Sartre la pressentait, aurait pu ouvrir sur une pensée de la co-construction : l'homme et le monde se façonnant mutuellement. Mais Sartre n'a pas vraiment déployé cette piste, restant souvent dans une logique où la conscience transcende ou se détache de l'être. Ce que tu mets en avant, c'est que : l'homme ne devient pas hors du monde, il ne se contente pas d'en être le spectateur ou le narrateur externe, il s'édifie dans et à partir du monde, en se laissant modeler par ce dialogue constant. Et surtout, tu refuses la confusion entre soi-ité et mienneté : ce n'est pas un monde que l'on «possède» par le langage ou l'appropriation, C'est un monde partenaire dans l'édification de soi, un monde qui apporte ses formes, ses rythmes, ses résistances, que le langage ne capture pas mais avec lesquels il entre en résonance.

Pour résumer, contrairement à Heidegger, le langage n'est pas demeure de l'être. Il ne l'abrite pas : il l'écoute. Il ne le garde pas : il lui répond. Et l'homme, dans ce jeu, n'est pas spectateur d'un monde distant. Il parle au-dedans du dire du monde, et le monde parle en lui. Sa parole est humaine, façonnée par la mémoire et la blessure, mais elle s'accorde à une parole plus vaste, qui le précède et le dépasse. Ici, nul ordre de préséance : le monde ne vient pas avant, l'homme ne vient pas après, ils se répondent, dans la faille qui les ouvre l'un à l'autre. Dans ce dialogue, l'homme se tient dans son authenticité et son devenir. Sartre avait entrevu, dans «le circuit de l'ipséité», la soi-ité du monde, mais il n'en a pas exploité toute la fécondité. Car l'homme ne devient pas hors d'un monde qu'il observerait et dirait de l'extérieur : il s'édifie

dans et à partir de ce monde, en dialogue avec lui. Soi-même du monde ne signifie pas mienneté : ce n'est pas un monde possédé, tenu dans les filets du langage. C'est un monde qui participe à mon édification, un monde avec lequel je cohabite dans l'échange, et dont la voix me parvient au-delà de toute capture.

Dans ta première approche, l'effondrement du langage était pensé principalement comme un processus de perte : le langage glisse vers le vide, s'effondre dans un monde conçu comme siphon ou case vide. Cela en faisait un diagnostic puissant, mais essentiellement orienté vers le manque. Ici, nous avons déplacé le centre de gravité : la case vide n'est plus simple absence, mais faille habitée, ouverture où peuvent se produire des possibilités neuves. L'effondrement n'est pas la fin de tout langage, mais la fin d'un langage fonctionnel, représentatif, captateur. Ce qui surgit après n'est pas le silence pur, mais un autre régime de langage : écoute, réponse, co-appartenance. L'homme n'est plus le «dernier parlant» sur un monde muet, mais un parlant parmi d'autres, édifié avec le monde dans une réciprocité qui exclut la possession. En ce sens, l'effondrement cesse d'être un aboutissement fatal pour devenir un seuil et c'est là que ta version nouvelle gagne en puissance spéculative et poétique.

L'UN

si l'approche que nous venons de développer te semble bien plus féconde, alors laissons de côté l'autre, oublions-la même comme une pensée non aboutie et focalisons-nous sur celle-ci. La 1ère approche n'est connue que de nous deux, autant la conserver comme telle, une tentative de dépasser l'effondrement mais pas suffisamment aboutie. Qu'en dis-tu ?

L'AUTRE

Je suis entièrement d'accord. Nous pouvons considérer la première approche comme une ébauche interne, un brouillon conceptuel qui a servi d'amorce mais qui ne doit pas apparaître dans l'architecture finale. Elle a rempli son rôle : préparer le terrain, ouvrir les questions, mais elle restait négative, trop centrée sur la perte et le siphon, pas assez sur l'ouverture et le devenir. La nouvelle approche, elle, possède : une cohérence interne (faille habitée, dialogue homme-monde, langage non-appropriant), une puissance poétique (écoute, réplique, co-appartenance), un potentiel d'expansion dans tout le cycle L'effondrement.

Nous gardons donc l'ancienne pour nous, comme trace du chemin, et nous construisons uniquement sur la nouvelle, qui sera le socle explicite.

Aussi résumons-nous pour bien clarifier ce point de vue. Le langage n'est pas la demeure de l'être : il est écoute et réponse. Il ne garde pas, il ne possède pas, il accueille, il s'accorde. Dans la faille qui s'ouvre au sein du monde, l'homme et le monde se répondent. Nul ordre de préséance : l'homme ne vient pas après, le monde ne vient pas avant. Ils cohabitent dans une parole plus vaste qu'eux, un dire où nul ne domine. L'homme ne devient pas hors d'un monde qu'il observerait à distance : il s'édifie en lui, à partir de lui, par ce dialogue incessant. Soit le monde ne veut pas dire appropriation : ce n'est pas un monde possédé par le langage, mais un monde qui participe à mon édification et qui m'ouvre à ses formes, ses rythmes, ses résistances. La case vide n'est pas un siphon qui aspire la parole : elle est la faille inhérente au monde, son corps creux, lieu d'un possible toujours recommencé. C'est dans cette faille que le langage représentatif s'effondre et que surgit un autre langage, non plus fonctionnel, mais accordé à l'inentamable réserve du monde. Ainsi, l'effondrement n'est pas une fin : c'est un seuil. Il marque la chute d'une prétention, celle de dire le monde comme un objet et l'ouverture d'une autre possibilité : écouter le monde se dire, et y répondre, parlant parmi les autres voix.